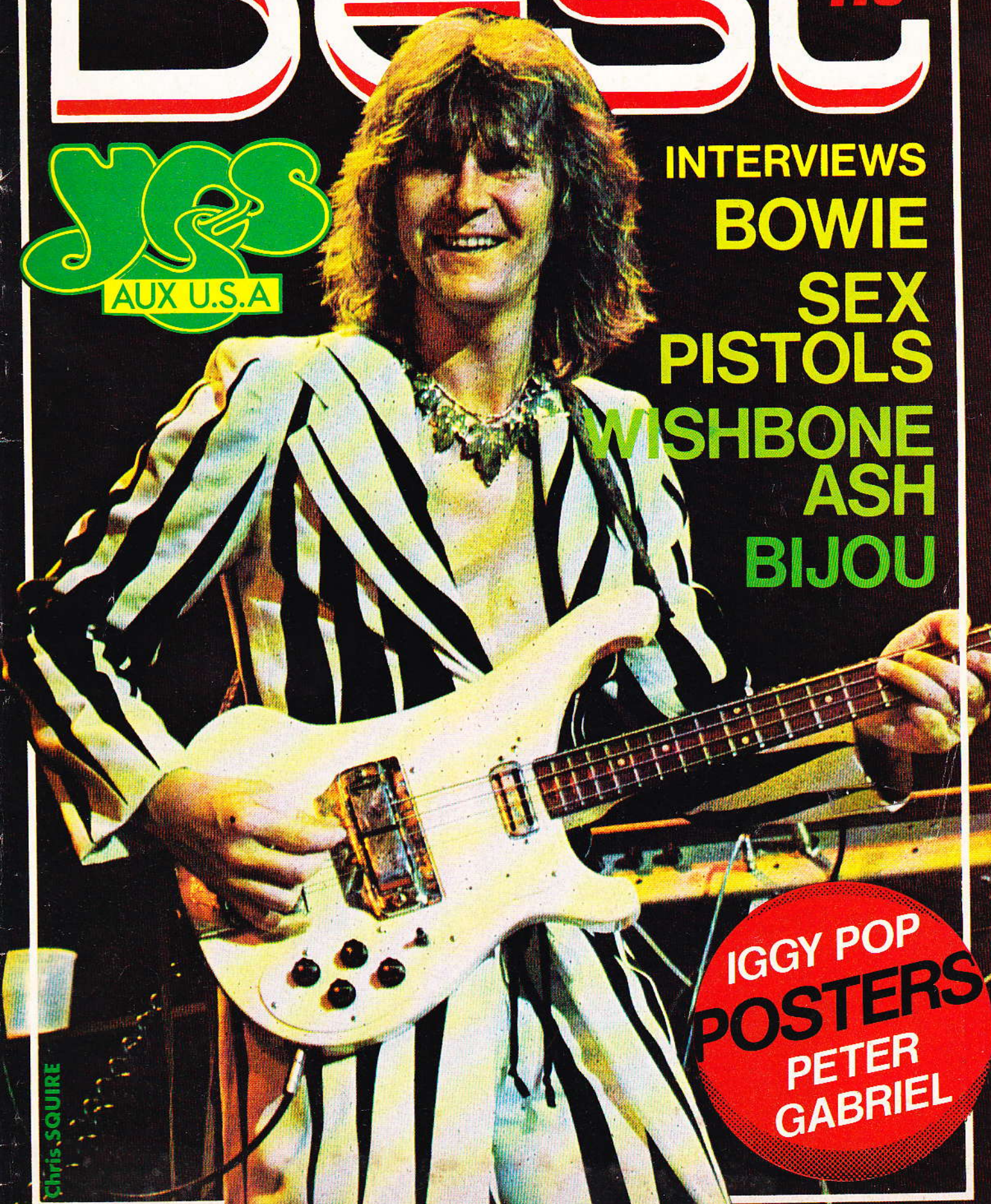


Best 113

yes
AUX U.S.A.

INTERVIEWS
BOWIE
SEX
PISTOLS
WISHBONE
ASH
BIJOU



IGGY POP
POSTERS
PETER
GABRIEL

Chris SQUIRE

« La meilleure actualité de l'évolution musicale »
Revue mensuelle éditée par la S.A.R.L.
Les éditions Méricourt.
Parution le dernier samedi de chaque mois.
Directeur de la publication, rédacteur en chef :
Patrice Boutin.

Administration, rédaction
23, rue d'Antin, Paris (2°)
(Tél. : 742.33.56.)

Rédacteur en chef adjoint :

Christian Lebrun.

Commission paritaire : 56 997.

Les Editions Méricourt.

Droit de reproduction (textes et illustrations) réservés pour tous pays : « Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. »

Photographe :

Jean-Yves Legras.

Collaborateurs :

Hervé Picart, Michel Embareck, Paul Harris, Pierre Pacaud, Patrick Eudeline, Alain Pons, Francis Dordor, Sacha Reins, Guillaume Godard, Brenda Jackson, Bill Schmock, Michel Lousquet, Philippe Lacoche, Jean Mareska.

Mise en pages et illustrations :

Stéphane Heurtaux.

Correspondant à New York :

Jean-Gilles Blum.

Service des ventes :

Christian Chouard

Chef de publicité :

Charlie Recht.

Vente au numéro :

France : 6 F — Belgique : 60 FB.

Suisse : 5 FRs — Canada : 1,25.

Abonnement un an : 60 F — Étranger : 70 F.

Pour tout changement d'adresse : prière de joindre

1 F en timbres et la dernière bande.

Pour toute correspondance : indiquer votre numéro d'abonnement.

Distribution N.M.P.P.

Photocomposition S.E.T.B.A.P. —
33000 Bordeaux

Dépôt légal : 4^e trimestre 1977

Imprimé en Belgique.

IMIFI S.A. — 1000 Bruxelles.



Erratum : le numéro 112 avait été tiré à 105 000 exemplaires.

Ce numéro a été tiré à 108 000 exemplaires.

Afin d'établir le **Bestop**, veuillez remplir le bon ci-dessous et l'envoyer, avant le 2 de chaque mois à **BEST (Bestop), 23, rue d'Antin, 75002 Paris.**

Mes 33 tours préférés pour le Bestop :

1. par

2. par

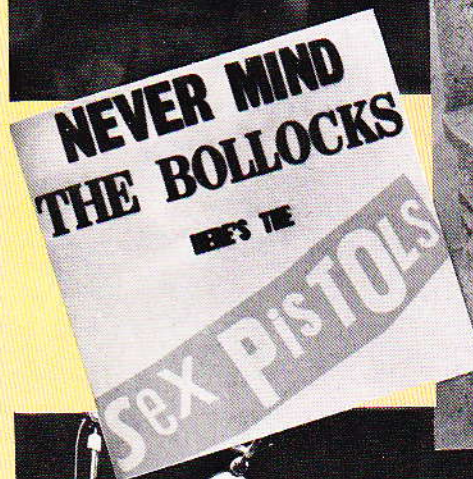
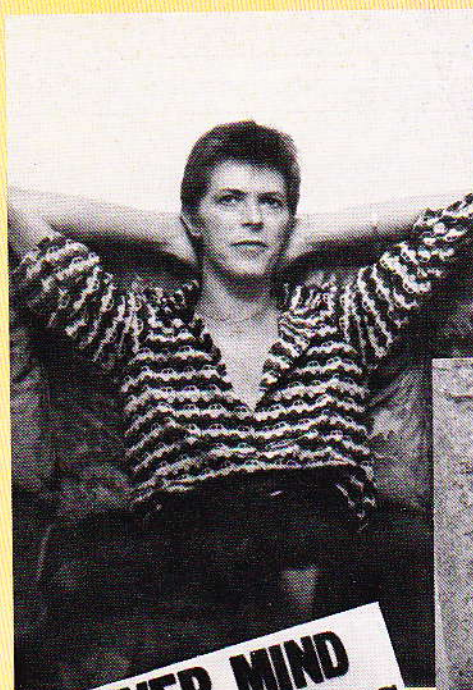
3. par

4. par

5. par

Nom : Prénom :

Age : Adresse :



Couverture : Chris Squire. (Photo Claude Gassian).

7 - Vidéogrammes (Ph. J.-Y. Legras, Chrysalis).

9 - Décembre : Lynyrd Skynyrd, New York, Runaways, Motors, Sparks, B.B.King, Keith Jarrett, Rolling Stones, Generation X, Bob Seger, etc. Francis Dordor, Bill Schmock, Hervé Picart, Brenda Jackson, Sacha Reins, Jean-Gilles Blum, Jean Mareska, Christian Lebrun.

24 - Sex Pistols, Heartbreakers. Francis Dordor (Ph. Gerard Ruffin).

29 - Wishbone Ash. Hervé Picart (Ph. J.-Y. Legras)

32 - Yes. Hervé Picart (Ph. Claude Gassian).

40 - Bijou. Christian Lebrun (Ph. J.-Y. Legras)

45 - Posters : Iggy Pop, Peter Gabriel (Ph. J.-Y. Legras)

54 - David Bowie. Bill Schmock (Ph. J.-Y. Legras).

60 - Gong. Michel Lousquet (Ph. Virgin)

64 - Van Der Graaf. Michel Lousquet (Ph. Charisma)

67 - Courier. Sacha Reins.

72 - Bestop

73 - Dites 33 !

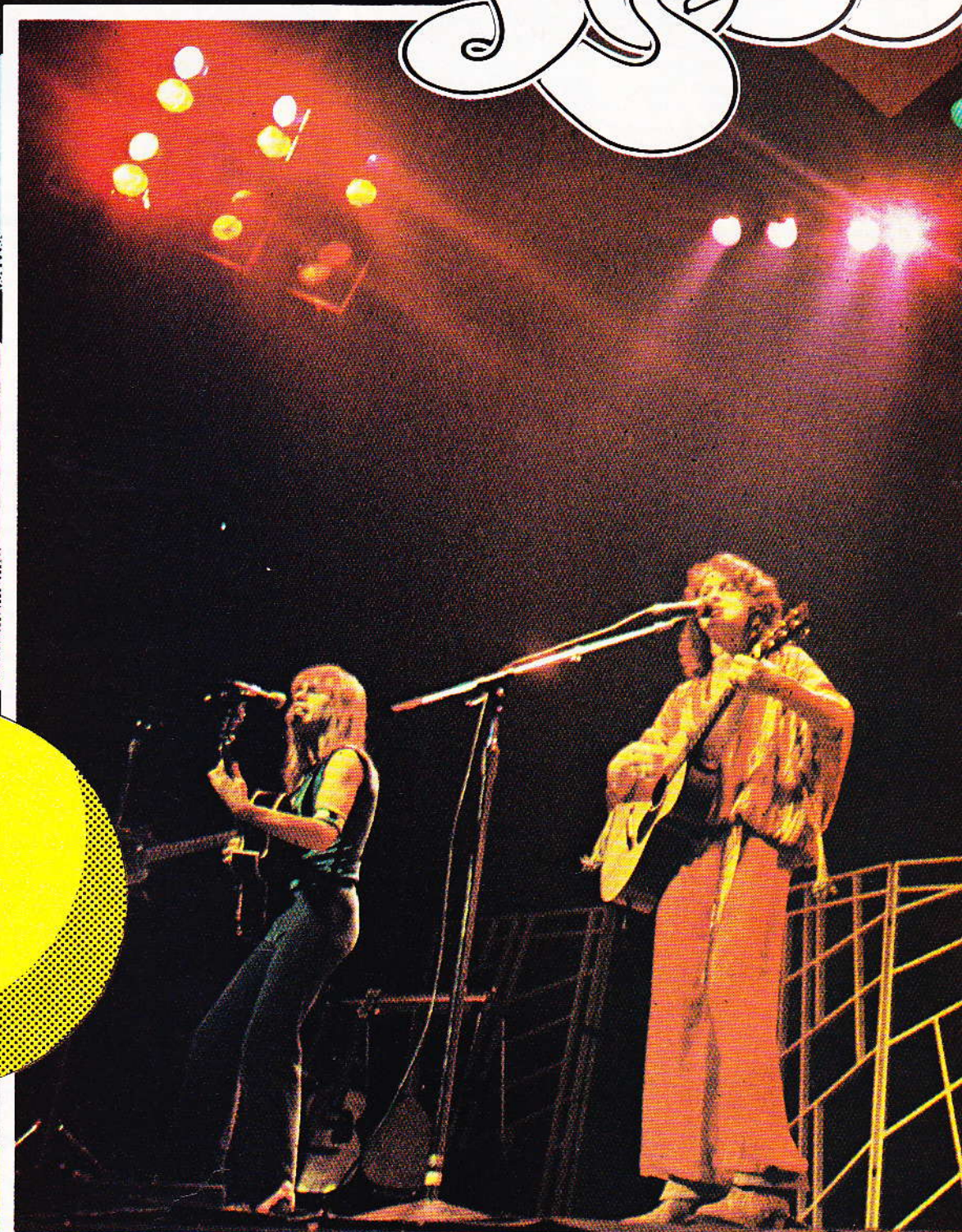
85 - Sound Check. Jean-Denis Castellane

87 - Petites Annonces.

88 - Le Rock d'Ici. Hervé Picart, Brenda Jackson, Philippe Lacoche.

113

YESSS



Plus de trois ans sans Yes. E
tournée mondiale passe pa
décembre. Alors, n'y te
se précipite pour les inte
ça ? A El Paso, Texas

Shows



puis on apprend que leur grande
scènes françaises début
ant plus, Hervé Picart
cepter sans retard. Où
Et il y retrouve la foi.

EL PASO

Drôle d'idée que d'aller voir Yes au Texas, non ? Surtout quand on pousse le vice jusqu'à intercepter le groupe non pas à Dallas, à Houston ou à Fort Worth, mais carrément à El Paso, aux frontières du Nouveau-Mexique et du Mexique tout court. Mais pourquoi pas ? D'autres ne connaissent de Paris que les pizzerias, ce n'est pas plus extravagant, à la limite.

Je ne sais pas si vous imaginez très bien ce qu'est réellement El Paso. Si vous croyez que la ville est restée telle qu'on nous la montre dans les westerns, c'est-à-dire une unique rue avec le saloon, la maison du shérif, le general store et l'atelier du Croque-Mort, je crois qu'il vous faut réactualiser un peu l'idée que vous vous faites du Texas. El Paso compte en effet à présent 700 000 habitants et comme visiblement les Texans ignorent, pour leur bonheur, les habitations de plus de trois étages, je vous laisse imaginer la superficie de la ville. Un conseil : voyez grand. Pour ce qui est du célèbre Rio Grande qui sépare El Paso de Ciudad Juarez (ses turquoises, ses bordels, ses prix, ses Mex Donald's), je vous donnerais par contre l'avis contraire vue que ledit Rio où nous vîmes tant de convois perdre pied lors de périlleuses traversées se traverse en cinq enjambées maximum.

L'ambiance d'El Paso est assez unique. On a l'impression d'y vivre dans une toute petite ville de province, mise aux dimensions du continent américain évidemment. Ici, pas de speed urbain, pas d'oppression. Les rues sont calmes, les gens semblent ignorer la hâte, les grosses limousines passent au pas dans un glissement feutré. Vous pourriez faire votre sieste en plein centre ville sans qu'on vous dérange. Il faut dire que le petit père soleil se charge vite de vous mettre à l'allure mesurée du pays. Par-dessus les toits plats de la ville, les pentes des sierras brûlent et même l'ombre de Blueberry a renoncé à s'y aventurer.

Dans les rues, le folklore américain continue d'être vécu avec cette naïveté débonnaire qui étonnerait même un New-Yorkais, et à plus forte raison un petit frogeater. Là-bas, il ne manque plus que les chevaux pour que vous replongiez dans les temps héroïques.

Les marchands de bottes font tranquillement fortune et lorsque vous rentrez dans un bar — chose assez fréquente vu la chaleur — la première chose que vous voyez est une rangée de Stetson alignés le long du comptoir devant une rangée correspondante de Coors fumantes de fraîcheur. Un instant les yeux qu'on devine sous les Stetson viennent se poser sur vous, puis repartent contempler la boîte de bière. Curieusement, les Texans n'ont pas du tout l'image d'indifférence-provocation que les films leur ont donné. Plutôt gentils, affables. Bien vite, la conversation se noue. Et lorsque vous leur racontez : 1° que vous êtes français, 2° que vous repartez deux jours après être arrivé de votre lointain et hypothétique pays, 3° que vous n'êtes venu que pour un concert, 4° et encore, d'un groupe anglais, nos dignes Texans sortent des yeux exorbités et se demandent si après

vous n'allez pas remonter dans la soucoupe volante qui vous attend au coin de la rue, en face de chez Tony Lama. Ceci dit, le quidam texan connaît Yes. Faites la même expérience dans le bistrot le plus proche de chez vous : je doute que monsieur Léon soit aussi féru de rockienne culture. Il faut dire que le rock a l'air très prisé dans ces régions, même lorsqu'il n'est pas country. J'ai même vu de l'autre côté du Rio Grande des affiches annonçant un concert de Kiss dans les arènes de Juarez, ce qui ne doit pas être triste. Et puis, les groupes de là-bas, d'ailleurs apparemment assez nombreux, ont des noms pas possibles : « Emiliano Zapata », « Viva la revolucion ! », chicano-rock pas mort. Bref, l'ambiance n'était ni romantique, ni britannique, et l'idée d'aller voir Yes le soir-même au El Paso Coliseum avait de plus en plus quelque chose de franchement saugrenu.

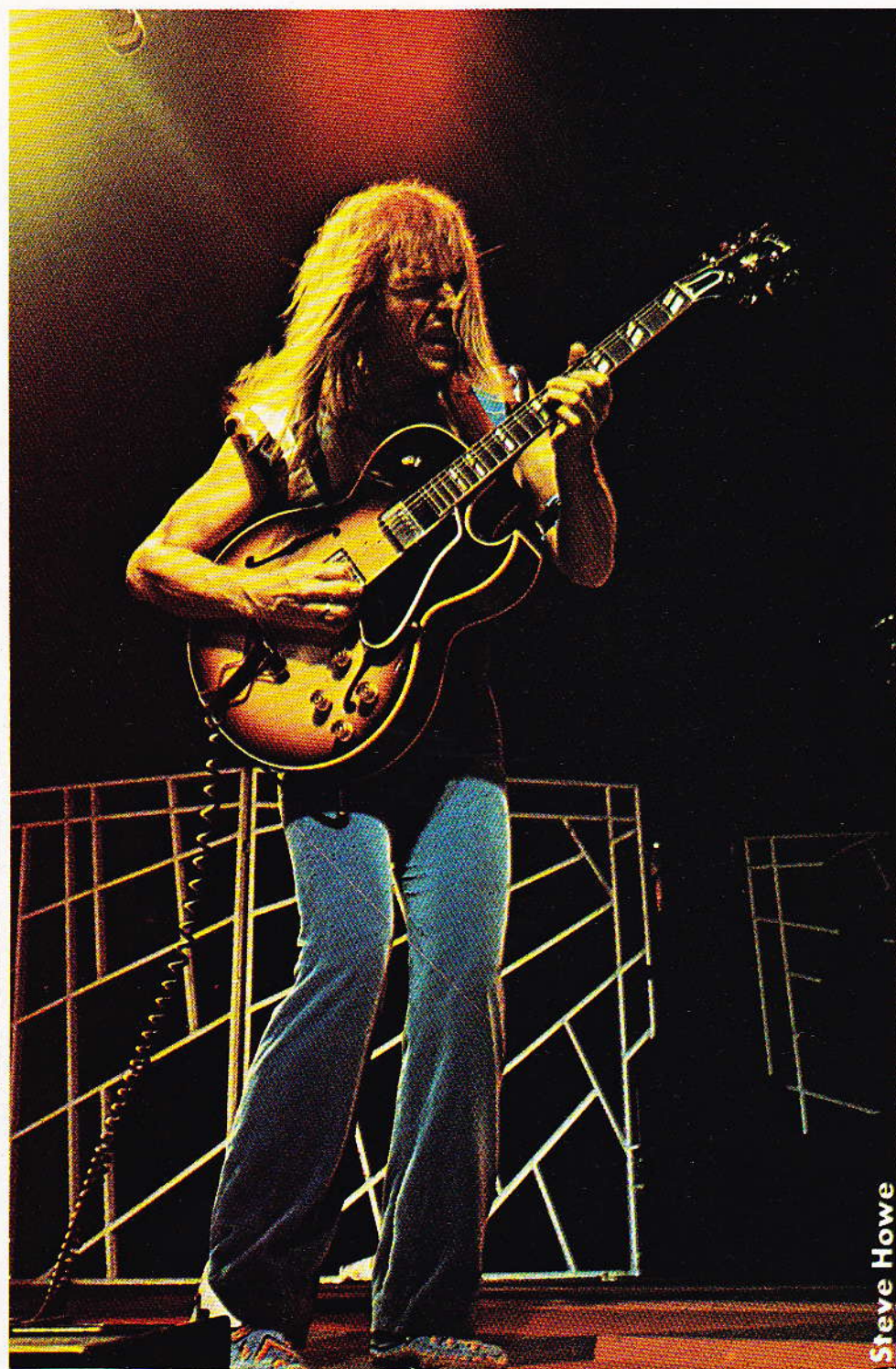
YESSHOWS

« Yesshows » est le nom de la tournée mondiale de Yes pour cette année, certainement leur plus grand tour à ce jour. 53 dates aux États-Unis, une trentaine en Europe, et ce d'affilée, avec un bref répit de quinze jours entre les deux séries de concerts. Visiblement, le groupe a pris conscience qu'il s'était absenté trop longtemps et qu'il lui fallait à présent mettre le paquet pour se réimplanter. Il faut dire que la série des albums solos puis les problèmes de personnel, ensuite le long enregistrement de « Going for the one » l'avaient tenu écarté des routes du show plus qu'il ne le fallait. Comme en plus « Going for the one », bon dans l'absolu mais décevant relativement au reste de la carrière de Yes, n'avait pas convaincu tout le monde, nos cinq Anglais devaient non seulement montrer qu'ils étaient encore bien vivants, mais aussi qu'ils n'avaient pas pris un coup de vieux, et que leurs expériences solos n'avaient pas nui à leur unité, qu'ils étaient encore un vrai groupe et non pas un agrégat de superstars poursuivant son association pour d'évidentes raisons de bien-vivre. Lourde tâche que ce come-back.

L'affaire fut minutieusement préparée, puisque le groupe et ses managers mirent près de six mois pour monter et préparer cette tournée mondiale. Il faut dire que Yes est l'un des groupes qui emportent le plus d'équipement et de roadies en tournée. Seuls peut-être Emerson, Lake & Palmer peuvent aller plus loin qu'eux dans la débauche de moyens et d'hommes (ce qui d'ailleurs leur a coûté fort chez lors de leur récente tournée — et échec — aux States). Yes se contente lui d'une trentaine de personnes, d'un jet privé, de plusieurs camions de gros calibre, de plusieurs tonnes de matériel. Presque une petite industrie. Le manager de Yes, Brian Lane, est d'ailleurs un vrai patron et il est connu dans tout le business pour n'être pas précisément un rigolo.

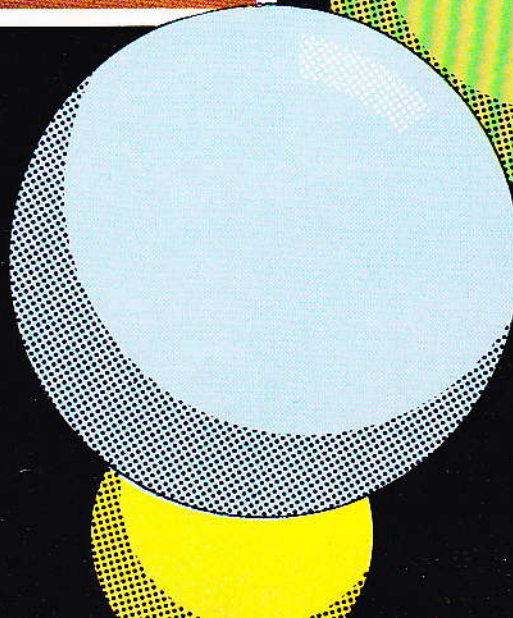
Pour ce tour, Yes s'est fait construire une nouvelle scène qui est une vraie petite perle. Le décor est constitué de panneaux de gaze colorée aux contours inspirés des dessins de Roger Dean. La transparence du matériau





Steve Howe

permet de changer les coloris en modifiant les éclairages. Derrière eux, un grand écran blanc sert de toile de fond. Les éclairagistes y projettent soit la couleur dominante de l'éclairage choisi, soit des films très simples où un seul sujet (planète, danseuse) se meut sur un décor fixe (nuages, cosmos étoilé). L'effet est des plus jolis car l'on distingue ces films au travers des découpures du décor. Les amplis sont enfermés dans des caissons au design métallique très futuriste, très droit, qui contrastent de la meilleure façon avec le flou et le vaporeux des autres éléments de décoration scénique. Le tout forme un adorable petit théâtre qui est un enchantement pour l'œil lorsqu'on le découvre pour la première fois, dès le rideau levé. Yes a en effet placé devant sa scène un grand rideau de théâtre, tout blanc, sur les plis duquel viennent jouer les faisceaux des projecteurs durant le prologue de « l'Oiseau de Feu » de Stravinsky qui marque toujours l'entrée en scène du groupe. Comme le disait Jon Anderson, il s'agit bien d'un show important mais non outrancier. L'on n'a nullement l'impression



de décorum, seulement celle de joliesse et de bon goût. Au début de la tournée américaine, Yes possédait également des lasers. Dans ce domaine, il fut l'un des tout premiers utilisateurs, et il fit notamment appel pour l'un de ses shows à Laser Graphics, la compagnie française dont on ne dira jamais assez les mérites. J'ignore si vous verrez ces lasers car Yes cessa de les utiliser à partir de San Francisco et ils ne fonctionnèrent pas à El Paso. Il faut dire qu'à la suite du concert de Frisco, un spectateur a porté plainte : il aurait perdu l'usage d'un œil en recevant un des faisceaux du laser sur la prunelle et il réclame trois millions de dollars d'indemnisation (!!!!!). L'on sait que le faisceau laser est dangereux ; mais une fois divisé, comme on le fait pour ce genre de light-show, il est absolument inoffensif. Toutefois, dans le doute et en attendant que la commission d'enquête décide s'il y a eu vraiment accident ou s'il s'agit simplement d'un simulateur un peu escroc, Yes a préféré se passer de ses rayons de la mort. On le comprend. Côté matériel, on notait aussi quelques nouveautés pour cette tournée. Steve Howe a renoncé à son arbre à guitares pour revenir à un système plus courant, il ne reste du dit arbre qu'une seule branche à guitare, pour les changements rapides de son. Jon Anderson, suite à ses expériences solos, prend désormais une part plus active à l'instrumentation : il joue davantage de guitares acoustiques, et il utilise aussi une harpe (il en usait assez sur « Olias of Sunhillow » et, ayant pris goût à la chose, il a intégré cet instrument dans l'univers sonore déjà large de Yes). Chris Squire dispose à présent d'un deuxième pédalier et d'une triple basse (basse à trois manches), même s'il utilise le plus souvent sa vieille Rickenbacker. Alan White œuvre sur un kit de plus en plus élaboré côté percussions diverses. Quant à Rick Wakeman, il dispose à présent de tellement de claviers qu'il ne peut plus travailler sur un seul niveau. Ses instruments sont répartis sur deux plans différents ; reliés par un escalier, et disposés en fonction de l'utilisation, si bien qu'il y a par exemple plusieurs Mini-moog, en haut et en bas (!). Yes a toujours été un groupe très technologique, et l'on ne peut pas dire que les choses vont en se simplifiant avec l'âge. Telle est donc la logistique des Yesshows 77.

YES CHAUD

Le El Paso Coliseum est un endroit largement aussi sordide que notre Pavillon de Paris. En fait, la plupart des grandes salles de concert américaines ne sont guère différentes de nos abattoirs si ce n'est que, évidemment, l'organisation y est meilleure et qu'on y a davantage le respect du bipède que du côté de la porte de Pantin. Quant au public de Yes aux États-Unis, même au Texas, il est nombreux et, ce n'est pas là le moins étonnant, très très jeune. Ce qui tendrait à donner tort à tous ceux qui prétendent que la musique des kids est le rock et que ce n'est qu'en vieillissant qu'ils en viennent à des choses plus intellectuelles. D'autant que quelques jours plus tard à New York je constatai que le public présent au concert d'anniversaire du Jay Geils Band était sérieusement plus ridé que celui de Yes. Ce soir-là je vis aussi au premier rang un jeune gaillard couvert de logos Yes des pieds à la tête qui prenait son pied avec Peter Wolf et son rock canaille, chose impossible à imaginer en France (tout simplement parce que nos rockers ne permettraient pas ça et feraient une grosse tête à l'inconscient personnage). Il est affreux de voir que le retard que nous avons sur les pays anglo-saxons ne se rattrape toujours pas de ce point de vue. Il faisait chaud, ce soir-là à El Paso, et je me demandais comment Yes allait bien pouvoir s'y prendre pour placer sa musique dans une atmosphère aussi éloignée de la sienne. Cela ne fit pourtant pas problème. A peine le cérémonial commencé, l'Oiseau de Feu entamé, les premiers jeux de lumière mis en place, la magie opéra d'un coup et tous les Français présents oublièrent d'un coup que le Rio Grande était si proche. Le lever du rideau les plongea dans la féerie d'un autre monde, tout rêve tout pastel. Excepté Rick Wakeman, les Yesmen semblent n'avoir

pas changé par rapport à ceux que nous vîmes en 74 au Palais des Sports. Les tenues sont les mêmes, les visages toujours aussi anglais, les regards encore plus doux. Chris Squire qui, en début de tournée sur la côte Est, arborait un étrange costume zébré, en était revenu à une mise plus froufroulante : son image classique. Seul Wakeman se singularisait, évidemment. Il portait un costume à mi-chemin entre Merlin l'Enchanteur et Roy Rogers, texan version cosmique. En voilà un que le ridicule ne semble guère affecter. Et puis, ce n'est pas plus mal finalement : cette allure de clown désacralise sa fonction de sorcier des claviers et tempère l'académisme d'un style certes chaud et virtuose mais guère novateur. Le show débuta par « Parallels », le morceau le plus insignifiant de « Going for the one ». C'est bien bon pour une mise en place et pour entamer une bonne ascension émotionnelle, il vaut mieux ne pas partir de trop haut. Cela nous permit toutefois de nous replonger dans l'ambiance Yes, de nous réhabituer à ce jeu de basse agressif de Squire qui vous plante ses lourdes lames dans le ventre et attaque si sèchement ses cordes qu'on croirait qu'il veut les cisailier, de renouer avec la virtuosité échevelée de Steve Howe qui n'a perdu ni sa stupéfiante virtuosité ni cette façon qu'il a de vouloir explorer en même temps tous les recoins de son manche chaque fois qu'il part en solo. Howe possède vraiment un style curieux, peu mélodique, plutôt viscéral, faisant un peu penser à une certaine technique de sax que le free-jazz mit à la mode. Le Howe-sound en quelque sorte, guitariste des tortures plutôt que des extases. Une fois achevé « Parallels », tout était parfaitement en place et l'on put passer à du grand Yes avec « Your move/I've seen all good people », une reprise fort bien venue d'un des titres-fétiches de « Yes album ». La balance étant parfaite, ce morceau permit de déguster





cet équilibre des voix qui fut toujours une des grandes réussites de Yes (mais même cela Starcastle a su le reproduire ! A qui se fier maintenant ?) Anderson en médium, Howe un peu en dessous, Squire un peu au-dessus : l'ensemble est angélique. Et la pièce n'a pas pris une ride ; le son Yes, étant par excellence dégagé de toute préoccupation de mode semble devoir faire son chemin dans l'éternité. L'on était donc monté d'un degré, le morceau suivant nous fit passer au travers du plafond puisqu'il s'agissait ni plus ni moins que de « Close to the edge ». La version qui nous fut proposée à El Paso montra que si le groupe n'a pas vieilli, il a considérablement mûri. « Close to the edge » s'est enrichi (oui, cela était encore possible), s'est perfectionné, un peu comme « Supper's ready » chez Genesis. Les cinq Yes ont approfondi leur recherche sonore, et le résultat est d'une admirable profondeur. Anderson a pris de l'assurance au fil des ans et sa voix qui, si elle était originale, n'en paraissait pas moins un peu grêle par le passé, est devenue plus ample et plus chaude. Le jeu plus enroulé d'Alan White a donné davantage de liant au morceau. Wakeman surtout a fait des progrès. Il a gagné en efficacité ce qu'il a perdu en frime, et tout le monde en profite. Moins de mouvements de cape, au propre comme au figuré, plus de précision, un sérieux constant malgré des allures de lutin échappé d'un Walt Disney, un jeu notablement plus riche. Avec « Close to the edge 77 », nous retrouvons notre Yes. Et c'était comme si lui aussi se retrouvait. Sur scène, ce n'étaient que clins d'œil, regards chargés de connivence et de malice, petits signes de joie : tous les symptômes d'une complicité redécouverte après des années d'individualisme. Il fallait voir Squire hilare venir provoquer White ou Wakeman. Yes heureux, cela faisait beaucoup de bien à voir. A propos, qui disait que ce groupe n'est composé que de pisse-froid distillant une symphonie frigide ? Il y a de l'énergie, du swing et de la bonne humeur ailleurs que dans le rock'n'roll, il serait quand même temps de daigner le reconnaître et de cesser de séparer le monde en bons vivants (les rockers) et en introvertis (les progressistes), distinction à peine orientée s'il en est. Yes chaud. Brûlant même.

THE ONE

Il était temps de passer au nouveau Yes, celui de « Going for the one », et le show repartit en douceur sur « Wonderous stories », un morceau qui, à la lumière de « Olias of Sunhillow », signifie bien qu'il est typique d'Anderson, mais aussi que le même Anderson s'est trouvé un style vraiment personnel, ce qui n'apparaissait pas du temps où il ne composait qu'en fonction du groupe. Bien mis en valeur par un petit film cosmique, cette pièce est une petite bulle de fraîcheur et de poésie lâchée dans la fournaise d'un show qui ne lésine pas sur l'énergie. Pour repasser de l'acoustique à l'électrique, un seul morceau s'imposait en guise de transition, le merveilleux « Turn of the century », et ce fut bien lui qui vint. Howe, pour la scène, a considérablement allongé le prologue à la guitare acoustique, ce qui nous réapprend au passage que Steve excelle dans deux techniques aussi différentes que l'acoustique et l'électrique, et qu'il n'est pas seulement un virtuose mais également un type pourvu d'une étrange sensibilité, effervescente et brouillonne, presque rimbaldienne. « Turn of the century » est également l'occasion de redécouvrir Rick Wakeman, le Wakeman de 77, moins esbrouffe, œuvrant en douceur au Polymoog, ayant renoncé à ces cabrioles au Mini-Moog dont il avait fini par abuser. Il joue également davantage de piano, dans un style plus coulé, moins emersonnien qu'auparavant. Une évolution qui relance l'intérêt autour d'un personnage souvent contesté. Tout cela uni fait que « Turn of the century », s'il n'est pas, de par sa nature, le morceau le plus percutant des Yesshows, est sans doute celui que l'on apprécie le plus au fond de soi-même, tant il est délicat, ouvragé comme un bijou ancien, et excitant de par son mélange d'inspirations (baroque,



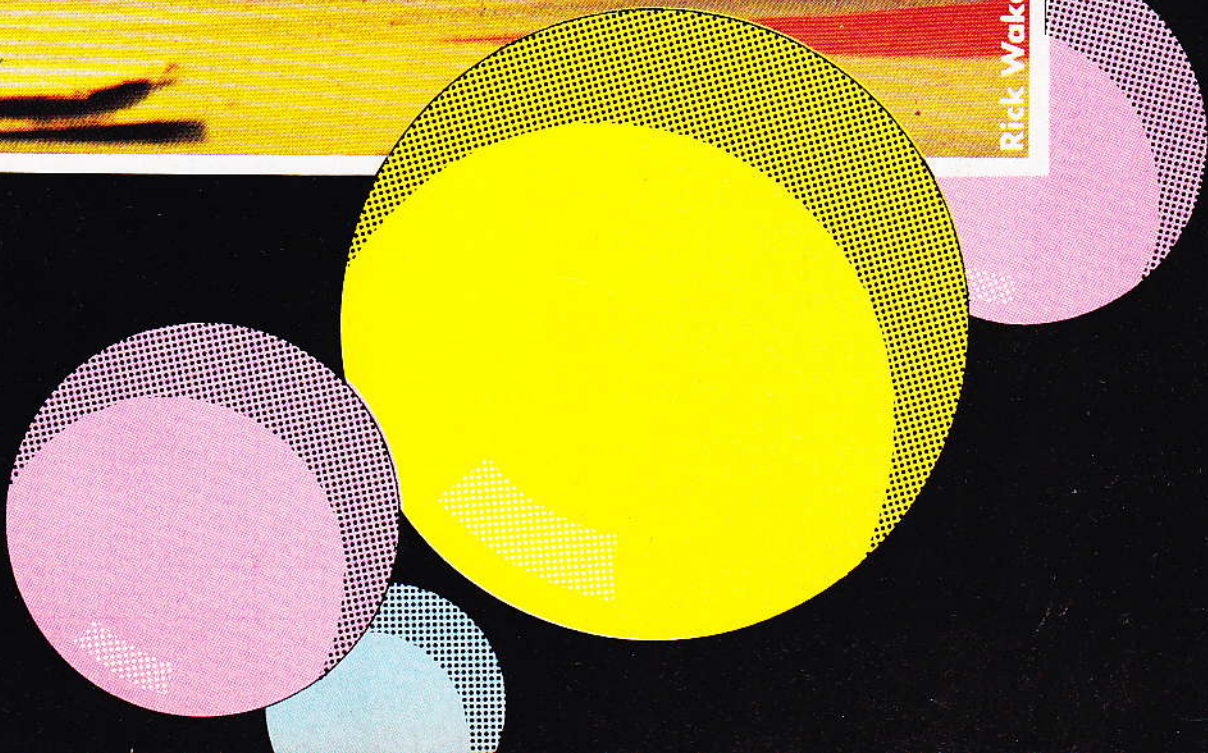
Chris SQUIRE

planant, concertant mais avec chœurs). L'on en revient ensuite à d'autres pages anciennes. Le show est en fait fondé sur un mélange de morceaux antérieurs à « Tales from topographic oceans » et d'extraits de « Going for the one ». Donc pas de « Relayer », ce qui est un peu dommage pour le public français qui n'eut pas, à la différence des Américains, la chance de voir le « Relayer show » avec Patrick Moraz. « Yesshows » est en fait un « Yessongs » qui tiendrait compte du dernier album. C'est pourquoi « Heart of the sunrise » et le sublime « And you and I » succèdent à « Turn of the century ». L'ambiance remonte alors. Howe, Squire et Wakeman fouettent l'air de leurs moulinets musicaux et le Coliseum recommence à bouillir furieusement. Steve se jette alors sur sa pedal steel guitar et, en quelques glissendi rageurs, entame « Going for the one ». Cela fait toujours une curieuse impression d'entendre Yes jouer un morceau si proche du rock conventionnel. Non pas qu'il n'y réussisse pas, au contraire. Les rythmes, les chœurs, les solos, tout est parfaitement convaincant. Mais c'est plutôt ce sentiment que ces anges sont descendus de leur petit nuage pour jouer à des jeux presque trop terrestres pour eux qui trouble. Peut-être est-ce d'ailleurs pour dissiper ce trouble que Yes enchaîne avec le dernier morceau du show : « Awaken », une pièce très Yes, elle, et la plus aventureuse de ce dernier album si prudent. Howe semble alors devenir fou furieux et l'on ne distingue plus qu'un manche et qu'une tignasse pris de convulsion, émettant des crescendos à faire sortir tout le pandémonium des enfers. Wakeman, à l'autre bout de la scène, parcourt son orgue avec assurance, regrettant sans doute de ne pouvoir amener sur scène l'orgue d'église qui donne un son si plein à la version studio. La partie calme qui sépare les deux phases du morceau a été elle aussi allongée, ce qui permet à Anderson de prendre un solo de harpe qui sonne comme une pluie d'été sur un étang rêveur. Le show s'achève dans la douceur et la féerie. Mais tout le monde sait bien qu'il s'agit d'une fausse fin. Avec « Starship trooper » et « Roundabout » pour rappel, c'est une nouvelle bouffée d'air torride qui emplit le Coliseum. Et l'on se met à danser dans les allées. Oui, à danser. Musique intellectuelle, hein ? Car il faudrait être de glace pour résister au tempo d'acier de ce « Roundabout » que Squire, décidément un des plus grands bassistes de ce temps avec Clarke, martèle comme un dément. Chris est d'ailleurs tout au long du show le héros de la fête avec Howe. Anderson garde son flegme habituel, et Wakeman, déception pour ses fans, a décidé qu'il avait passé l'âge de faire des clowneries. C'est assez rare de voir un bassiste qui ne reste pas au garde-à-vous dans l'ombre du batteur pour être souligné. Quand la lumière revint, on découvrit avec stupeur que le monde existait encore. Dommage. Les gosses étaient ruisselants de sueur comme s'ils sortaient d'un gig du Quo. Dans les couloirs du Coliseum, les policiers texans avec leurs Stetson et leurs colts luisants avaient l'air de venir d'une autre planète. En fait, c'étaient nous qui débarquions d'ailleurs. Conclusion : si Yes n'a pas tenu toutes ses promesses avec « Going for the one », il reste par contre the One dès qu'il s'agit du show. Son spectacle est bâti avec une grande intelligence, les effets visuels sont sans excès, le choix des morceaux satisfaisant. Mais l'on retient surtout cette pêche étonnante du groupe qui se démène autant qu'à ses débuts, Wakeman excepté (mais là, c'est aussi un bien). Au contraire de Pink Floyd qui s'encroûte, Yes continue à se donner comme un beau diable et ne lésine pas sur son énergie. Il n'est donc pas douteux que le groupe, à l'issue de cette tournée, va revenir au premier plan, ce qui ne sera pas le cas de Donovan qui assure la première partie et offre, lui, une bien triste image (c'est un art difficile que de bien vieillir, et ce problème, comme tout passe vite, est déjà celui de la rock music). Bref, vous allez bientôt vous régaler d'un spectacle tout à fait exceptionnel. Ne le manquez surtout pas, il pourrait leur reprendre la fantaisie de nous oublier pendant trois nouvelles années. Yessirs.

Hervé Picart.



Rick Wakeman

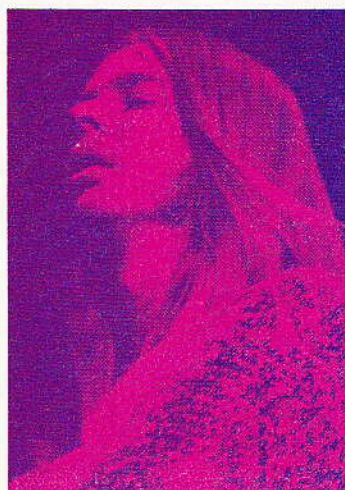


RTL PRO

DEC'77

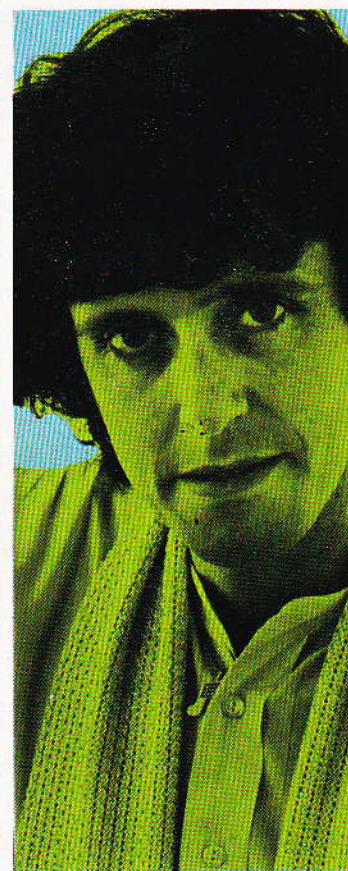
YES! YES! YES! YES!

C'est pas trop tôt. Depuis combien de temps n'étaient-ils pas venus chez nous? Trois ans, quatre? Depuis trop longtemps en tout cas. Et pour réparer cette trop longue absence, YES a décidé de faire une petite incursion en province. C'est ainsi qu'ils seront le 2 décembre à Colmar, le 4 à Lyon et les 5-6 à Paris. C'est sans aucun doute l'événement de cette fin d'année. Après les divers changements qui affectèrent son personnel, YES se retrouve plus fort que jamais avec ses musiciens aujourd'hui retrouvés. Inspiration, finesse et technique, voilà ce qui caractérise les géniaux Chris Squire, Steve Howe et Rick Wakeman. Quand à John Anderson, il reste ce chanteur déroutant dont la voix ne semble connaître aucune défaillance, même dans les situations musicales les plus délicates. YES fait partie de ces (rares) groupes qui se bonifient toujours et repoussent constamment les limites de la perfection. Un grand rendez-vous à ne pas manquer.



Donovan le troubadour

Décidément ces soirs-là seront des fêtes puisque, en première partie des concerts de YES, nous aurons le plaisir de retrouver un ami de longue date: DONOVAN. Le troubadour anglais s'était arrêté de faire de la scène quelques années mais, pendant ce temps, personne ne l'a oublié. Showman étonnant d'aisance, il n'a pas son pareil pour tenir une salle, seul avec sa guitare. Il a même - tenez vous bien - réussi à faire chanter le public de l'Olympia.



LOCATION: Concerts Pav. de Paris: RTL/Pav. de Paris/3 FNACS/Joseph Gibert/Magasins VITT

NEWS

YES! YES! YES! YES!



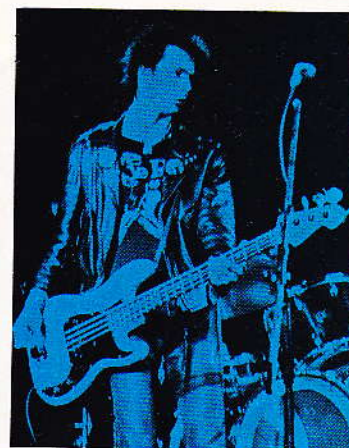
E.L.P. SYMPHONIQUE!

est inutile d'en faire des
rtines sur eux. Il a bien
é établi une fois pour tous
que ces trois messieurs
ont les meilleurs de leurs
catégories respectives. De-
puis Hendrix, jamais trio
est allé aussi loin et aussi
rt. Déluge de son, audace,
usique nouvelle et réf-
érences classiques. Il y en a
pour tous. E.L.P. frappe tous
imuts. Le concert qu'ils
onneront en janvier à Pa-
s sera vraiment extraor-
inaire. En effet pour cette
casion ils seront soute-
s dans certains mor-

ceaux par un grand orches-
tre symphonique de 80 mu-
siciens. On se souvient
qu'au début de l'année ils
avaient commencé une
tournée aux Etats Unis avec
ce grand orchestre mais
que malheureusement ils
avaient dû se séparer de lui
après quelques concerts
car les frais généraux
étaient trop élevés. Pour
Paris, E.L.P. a décidé de re-
jouer le grand jeu. Malgré
les frais énormes de dépla-
cement et d'hébergement
de quatre-vingt musiciens
plus une équipe technique

de vingt personnes (plus
les cachets des premiers et
les salaires des seconds)
E.L.P. jouera pour vous avec
son orchestre symphoni-
que. On ne vous demande
pas de pleurer, s'ils le font
c'est qu'ils en ont envie;
mais on parle si souvent de
ces horribles super-star
motivées uniquement par
l'argent qu'il faut souligner
les cas contraires. En l'oc-
currence E.L.P. arriveront
juste à couvrir leurs frais,
mais quel pied ils auront
pris. Et nous alors! Précis-
ions en janvier.

ATTENTION! SEX PISTOLS



Comme vous avez pu le re-
marquer, il n'y a pas trop
de concerts en décembre.
Faut bien vous laisser un
peu d'argent pour les fêtes!
Mais début de l'année, atten-
tion! Ça va redémarrer sec.
Où étiez-vous donc le 20 oc-
tobre 1964 en soirée? Si
vous étiez à l'Olympia pour
le tout premier concert en
France des Rolling Stones,
ça va. Vous savez. Et pour
rien au monde vous ne vou-
drez les rater eux aussi pour
leur première attaque sur
le vieil hexagone. Si vous
n'étiez pas à l'Olympia le
20 octobre 64, (trop jeunes,
peut-être?) vous ne pouvez
pas vous permettre de man-
quer cela. Mais quoi cela?
Quoi cela? Comment, je
vous ai pas dit? Ils arrivent.
Les SEX PISTOLS arrivent.
Les SEX PISTOLS arrivent.
Les SEX PISTOLS arrivent.
Plus de détails le mois pro-
chain. Distingué et bon
genre, Herbie Hancock et
Chick Corea, viendront jouer
en solo au cours d'un même
concert.
Les détails le mois prochain.